

Cette biographie est une reconstruction engagée dans le sens où elle participe à une trajectoire personnelle.

Je suis né à la maternité de GAP (Hautes-Alpes) le 29 avril 1948 vers 19 heures d'une maman mère au foyer et d'un papa, inspecteur des P.T.T., qui allait devenir administrateur au ministère des P.T.T., à Paris lorsque j'ai eu sept ans. Je suis l'aîné de quatre garçons. Mon deuxième prénom est François, prénom de mon grand-père paternel, cultivateur à Queige (SAVOIE), mon troisième prénom est Maurice, prénom de mon grand-père maternel, mineur à Sabatier (NORD). Ces deux prénoms rappellent mon appartenance par le lien entre le monde rural et le monde industriel. Je n'ai pas connu mon grand-père maternel, et j'ai connu mon grand-père paternel jusqu'à l'âge de huit ans. Celui-ci avait beaucoup d'affection pour moi, son enterrement a été le premier grand événement de ma vie: je l'ai veillé au pied de son lit avant la mise en bière, il a été emmené du hameau (Bonnetine) jusqu'au village dans une cariole tirée par le cheval de la ferme. Au cimetière, mon père m'a expliqué que faire tomber sur le cercueil le morceau de terre que je recueillais dans la main signifiait « dire adieu ». Je comprenais que la parole pouvait être, dans certains cas, reléguée au second plan, à un statut *dérivé*. Le geste n'est pas seulement comme une représentation du mot; en lui-même il possède les qualités positives d'originalité. Déjà la parole était présente dans ce simple geste, dans son immédiateté. Le parler sensible s'efface. Une forme advient, disponible pour la conscience, audible pour moi-même et pour l'autre. Une intention expressive vient, une intentionalité et la maîtrise sur le signifiant commencent.

J'ai commencé mon parcours scolaire par la maternelle chez les soeurs, tout près de chez nous, puis dans l'école républicaine. L'école a été une chose magique, féérique, le lieu où je me suis senti bien, de façon immédiate. Cette sensation ne m'a jamais quittée pendant mon parcours depuis la Maternelle jusqu'à l'Université. Ma conception de l'enseignement n'est pas augustinienne, dans le sens de l'éveil du disciple à un processus de conversion interne, mais il a pour fonction le transfert de connaissances. Apprendre est le maître mot. À l'école il n'y a qu'une seule relation, celle du maître à élève, de sorte que je n'avais pas de « copain », aucun lien de connivence, car la relation « horizontale » n'a pas de sens dans une logique d'acquisition du savoir. Nombreux sont les maîtres qui me considéraient comme un élève digne d'intérêt, et me l'ont fait savoir, à cause de mon assiduité, mon sérieux, mon application. En classe j'étais systématiquement assis à côté d'une fille pour m'assurer de ne pas être perturbé.

Je faisais partie de ces enfants fermés sur eux-mêmes, mais qui sont en fait ouverts à un monde intérieur. Dès ma prime enfance, j'étais en communication intime avec ce monde dans lequel je vivais, monde intérieur, qui était aussi déjà une ouverture à l'univers spirituel que Dieu habite. Mon cas n'est pas aussi isolé qu'on pourrait le croire, mais bien peu d'adultes pouvaient comprendre le type d'enfants dont je faisais partie, des enfants à qui Dieu se fait pressentir. Comment se fait cet éveil? Il semble que Dieu était devenu pour moi une réalité avec laquelle j'étais en communication. Alors, je me sentais attiré à méditer. J'étais pris par le sentiment d'une mystérieuse présence, pleine et merveilleuse, et dans cette présence s'établissait une relation avec l'au-delà. Certainement que le milieu, la famille dans laquelle j'ai grandi ont eu une influence sur moi, mais surtout les rencontres que j'ai faites durant mon adolescence qui m'ont donné le langage pour décrire la douceur ou l'exultation de l'amour divin. Pour avoir pressenti le caractère unique de l'amour divin j'aime à me retirer, quand il le faut, de la société des hommes pour faire l'expérience d'un amour qui dépasse tout autre amour. Quant à savoir pourquoi dans ma famille, j'ai eu cette expérience précoce de Dieu, ceci reste un mystère. Peut-être qu'il y a une relation avec la question de l'élection divine. Je constate simplement qu'ainsi a pu se développer, très tôt, en moi une intime relation à Dieu. Je peux dire que j'y éprouvais des joies qu'aucune relation humaine ne m'apportait. Il faut dire aussi qu'aucune relation humaine ne peut me faire saisir ce qu'est en moi-même l'amour divin. C'est comme si je mûrissais spirituellement, c'est-à-dire, dans ma relation à Dieu, avant de m'épanouir dans l'humain. Disons simplement qu'il faut y reconnaître un pouvoir tout particulier d'intuition spirituelle. Je pouvais percevoir une action de Dieu si directe qu'il n'y avait en moi apparemment ni intermédiaire, ni démarche préparatoire.

Dans les premières années de lycée, je découvre la seule personne qui mérite le titre de « génie », Salvador DALI, par le biais du mécanisme qui animait sa création artistique, la Méthode paranoïaque-critique. Définir la sculpture grecque classique comme « de la mathématique libidineuse », écrire sous une colonne moderne que « la base molle de cette colonne semble nous dire.. mange-moi! », appliquer son analyse aussi bien aux préraphaélites qu'à Gaudi, c'est ouvrir à l'esthétique des horizons insoupçonnés. DALI n'est pas seulement un peintre mais un poète, un romancier, un essayiste, un scénariste, auteur de manifestes et d'oeuvres pour le théâtre, c'est un véritable athlète psychique qui exalte ses fantasmes. La provocation, la transgression, la subversion constituent l'intérêt exceptionnel de sa manière d'être, en révélant les aspects passionnants et insoupçonnés du plus grand artiste de l'humanité, d'un génie protéiforme, car « Dali est un génie », puisqu'il l'a dit en parlant de lui-même à la troisième personne avec une extrême lucidité.

C'est en classe de troisième que j'ai réellement décidé de mon orientation à la suite de plusieurs rencontres et amitiés décisives: ma vie serait entièrement consacrée à l'étude, au savoir, à la réflexion.

Alors que je lisais jusque là (en grande quantité), depuis la classe de CE1, des romans ou des récits, je consacrais désormais mes lectures exclusivement à des ouvrages conformes à cette nouvelle orientation. En tant que choix significatif, de même nature qu'une vocation monastique, je prenais pleinement conscience de mon existence comme surgissement d'un acte libre. Elle opérerait un déboîtement de la texture des causes et des effets, elle devenait une sorte d'absolu commencement. Dans ce contexte, la vérité devenait « subjective », car on ne peut pas penser, adhérer aux mêmes choses sans avoir aucune opinion particulière sur ces choses. À partir de la classe de seconde mes résultats scolaires ont franchi la vitesse supérieure. Je devenais un habitué des premières places en mathématiques, en français, en anglais puis en philosophie, jusqu'à faire partie de ce groupe très restreint de garçons qu'on qualifiait de « matheux » dont l'aura procurait une sensation grisante. En même temps mes activités extra-scolaires augmentaient en intensité à l'aumônerie du lycée, au cercle des jeunes de la paroisse et dans le scoutisme. J'ai eu à cette époque là également une idée très claire sur mon choix de vie: me marier avec une fille qui partagerait cette orientation, ce qui s'est passé en 1972. Mon entrée dans le monde de l'entreprise a permis d'offrir à nos trois garçons les meilleures conditions matérielles en même temps qu'il m'a fait comprendre que l'absurde, la bêtise ou la stupidité ne sont pas des vues de l'esprit mais des réalités contingentes illustrant parfaitement en cela des auteurs comme Eugène Ionesco, Samuel Beckett, Arthur Adamov, Jean Genet, ou Harold Pinter. Ce monde, qui a commencé à prendre forme dans les années 80, en proie à la démence à laquelle nous participons sans savoir si nous en sommes victime active ou passive, confirme, définitivement, que le péché (la faute) c'est de ne pas vouloir être soi-même devant Dieu: l'hypocrisie. Aujourd'hui, il est quasi probable que la cause de la disparition à venir de l'humanité ne soit pas une catastrophe écologique, atomique, climatique mais ontologique: l'égarement collectif, l'errance individuelle, la contamination par l'ignorance n'en sont pas moins pernicieuses pour l'homme que les maladies cancéreuses. L'homme oeuvre de façon méthodique à sa propre destruction métaphysique. Comment peut-on, en tant que sujet existant, accéder à Dieu? Si nous sommes capable d'atteindre Dieu objectivement, alors nous n'avons pas la foi, mais c'est précisément parce qu'on ne peut pas le faire que l'on doit avoir la foi. Pour garder la foi, il faut veiller sans cesse à maintenir ferme l'objectif comme incertitude. Je veux que Dieu existe, et non, je sais que Dieu existe. L'essentiel n'est pas de savoir si le christianisme est objectivement vrai ou non, mais s'il est vrai pour moi subjectivement. Il est impossible de vivre sans être chrétien, et pourtant, être chrétien est impossible. Aussitôt ma journée de travail terminée, je poursuivais cette vie en cohérence avec mon orientation: étude, lecture, écriture, travail intellectuel. Aujourd'hui la retraite me permet de m'y consacrer totalement.

C'est à l'âge de dix-sept ans, que trois ouvrages ont déterminé mon orientation intellectuelle: *La Nausée*<sup>1</sup>, *La Métamorphose*<sup>2</sup> et *Le Journal du séducteur*<sup>3</sup>. Ces trois textes désengluent de toute pensée collante ou pâteuse et emportent le lecteur avec force vers une aventure passionnante. L'année suivante, je m'attaque à une oeuvre colossale *L'Être et le Néant* que j'arrive à lire, sans y rien comprendre, à marche forcée pendant les heures dites de « permanence » passées à la bibliothèque du lycée. Avec *La Nausée*, je découvre une réflexion majeure sur l'angoisse, la liberté, le sérieux, l'absurde, la contingence. Se revendiquer existentialiste devient synonyme de vivre libre, c'était se projeter en avant, dans la vie. Pour bien marquer la nouveauté, projet devient pro-jet, exister devient ek-sister, d'où les questions « est-ce que moi-même, j'ek-sistais réellement »? ou encore « étais-je de trop »?

La pensée était donc gouvernée par un triumvirat: Sartre, Kafka, Kierkegaard. Ces trois auteurs, dont Sartre le seul vivant séduisait par son existence même<sup>4</sup>, auxquels, il faut ajouter un professeur de philosophie athée<sup>5</sup>, adhèrent à la fédération anarchiste, membre de *La libre pensée*, exerçant une fascination notoire lorsqu'il parlait de *L'Éthique* de Spinoza, ont installé en moi l'idée de ne pas connaître le fin mot des choses durant ma vie et que la foi devait détrôner la religion. Un nouveau monde devait être un monde non religieux dans lequel le christianisme devait prendre une forme nouvelle dans le

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, Éditions Gallimard, Paris, 1938.

<sup>2</sup> Franz KAFKA, *La Métamorphose*, traduction d'Alexandre Vialatte, dix-huitième édition, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

<sup>3</sup> Soeren KIERKEGAARD, *Le journal du séducteur*, Éditions Gallimard, Paris, 1965.

<sup>4</sup> cf. Bernard KOUCHNER, « Romantisme », *Les Temps Modernes*, n° 587, mars-avril-mai 1996: « On prend Sartre pour un voltairien: dans le verbe peut-être, en réalité c'est un romantique de la pensée et du comportement. Sartre aimait Zévaco, Pardaillan, Alexandre Dumas. Il a écrit cette formidable adaptation de Kean que nous avons tous adorée au théâtre. Nous regardions sa vie, sa compagne, ses compagnes multiples, une aisance, une liberté. On s'habillait comme Sartre (le Sartre d'après Mme Mancy, sans veston ni cravate), on voulait fumer des Boyards blanches, fréquenter ses bistrotts, on trouvait que son strabisme était élégant. Nous avons tous été un peu amoureux du chignon de Simone de Beauvoir. Des hommes aussi beaux que Camus et Merleau-Ponty, qui s'habillaient trois fois mieux, n'ont pas créé une mode vestimentaire. Sartre oui. Expliquez-moi comment ce petit homme passablement laid a traversé son siècle en y laissant plus qu'une trace: un sillon ».

<sup>5</sup> Maurice AUDEBERT (1923-2012), agrégé de philosophie, a enseigné au lycée Romain Rolland à Ivry-sur-seine de 1958 à 1968. Membre du Studio-théâtre de Vitry aux côtés de Jacques Lassalle à ses débuts, il est aussi auteur d'une cinquantaine de pièces, acteur et metteur en scène. *Tombeau de Greta G.* est son deuxième roman après *Heureux qui comme Ulysse*.

processus de sécularisation en cours. D'où mon adhésion aux théologiens dits de la « mort de Dieu » sans comprendre l'image mythique de cette expression<sup>6</sup>, en particulier Jean Cardonnel<sup>7</sup> et pour ceux qui mettaient en avant leur militantisme politique comme Paul Blanquart, un autre dominicain que j'avais personnellement rencontré en 1966. Celui-ci m'avait converti au mouvement « chrétiens-marxistes »<sup>8</sup>. Mon intérêt particulier pour le marxisme venait de la fréquentation de milieux communistes et je m'étais obligé à lire l'oeuvre majeure de Roger Garaudy<sup>9</sup> ainsi que *Les manuscrits de 1844*<sup>10</sup> et *L'idéologie allemande*<sup>11</sup>. Herbert Marcuse, en tant que figure de proue du « freudo-marxisme », dénonçait la société de consommation dans laquelle de nouvelles formes de contrôle social dépouillent totalement l'individu de sa liberté<sup>12</sup>. C'est Bernard Besret qui donnait la solution pour libérer l'homme de l'aliénation en proposant de nouvelles perspectives au monachisme, forme de vie particulièrement séduisante<sup>13</sup>. La vie devait être foisonnante, passionnée même si elle était pleine de contradictions. Dieu et le monde devaient être pensés dialectiquement ensemble dans le Christ, dont l'oeuvre et la vie ont une portée universelle.

S'est ajouté à cela, plus tard, la découverte de la philosophie française de l'époque, la « French Theory »<sup>14</sup>, en particulier Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Jean Baudrillard, Jacques Lacan, Claude Lévi-Strauss, Louis Althusser, Roland Barthes, philosophes que je classais tous (certainement à tort) dans la rubrique « structuralisme ». L'enseignement de la « théorie des ensembles », en classe de « Math élem » par un professeur de mathématiques remarquable avait confirmé, par avance, que le structuralisme était bien un mode de compréhension universel. L'utilisation du principe d'incertitude de Werner Heisenberg, du théorème d'incomplétude de Kurt Gödel<sup>15</sup>, de théories scientifiques dans le champ littéraire, l'importation de notions venant des sciences exactes ou dures, l'exhibition de jeux de mots percutants étaient le summum de la pensée. Au delà de l'attaque en règle de Sokal et Bricmont<sup>16</sup>, profitant du succès grandissant du relativisme épistémologique, ces deux auteurs poursuivaient des débats dont l'histoire est complexe comme en témoignent toutes les études épistémologiques qui leur sont consacrées et qui divisent autant les scientifiques que les philosophes.

<sup>6</sup> Wolfhart PANNENBERG, *Le symbole des apôtres, Commenté en réponse aux questions actuelles*. Préface d'Olivier Riaudel, Traduction de l'allemand, par Véronique Delhay, Éditions du Cerf, collection « Bibliothèque du Cerf », Paris, 2012, p. 29: « l'expression "mort de Dieu" n'est rien d'autre qu'une image mythique pour désigner la fin de l'illusion religieuse, c'est-à-dire la découverte que les idées des hommes sur Dieu ne sont que rêves, images, où ils se reflètent, eux et leurs désirs ».

<sup>7</sup> Jean CARDONNEL et un groupe de chrétiens, *Dieu est mort en Jésus-Christ*, Guy Ducros Éditeur, Bordeaux, 1967. Jean CARDONNEL, *Dieu. essai sur les pouvoirs*, Éditions Galilée, collection « coup pour coup », Paris, 1975.

<sup>8</sup> Paul BLANQUART, *En bâtardise. Itinéraires d'un chrétien marxiste (1967-1980)*. Préface de Jacques Chatagner, Éditions KARTHALA, Paris, 1981.

<sup>9</sup> Roger GARAUDY, *Perspectives de L'homme. Existentialisme, Pensée catholique, Marxisme*, seconde édition revue et corrigée, Presses Universitaires de France, collection « Bibliothèque de Philosophie contemporaine », Paris, 1960.

<sup>10</sup> Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, (économie politique & philosophie), présentation, traduction et notes de Émile Bottigelli, Éditions Sociales, Paris, 1972. Louis Althusser affirme qu'il existe une coupure épistémologique entre le jeune Marx des *Manuscrits de 1844* procédant à un matérialisme historique et le Marx du *Capital*. cf. Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, Éditions Maspero, collection « Théorie », Paris, 1965, réédition augmentée, avant-propos d'Étienne Balibar, postface de Louis Althusser, Éditions La Découverte, collection « La Découverte / Poche », Paris, 1996.

<sup>11</sup> Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande. Critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner, et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*, Présentée et annotée par Gilbert Badia, Traduction de Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, Renée Cartelle, Éditions Sociales, Paris, 1976.

<sup>12</sup> Herbert MARCUSE, *L'homme unidimensionnel*, traduction de Monique Wittig revue par l'auteur, Éditions de Minuit, Collection « Arguments », Paris, 1968.

<sup>13</sup> Bernard BESRET, *Libération de l'Homme, essai sur le renouveau des valeurs monastiques*, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1969, p. 58: « il n'y a pas deux ascèses, l'une pour prier et l'autre pour vivre; il n'y a pas autant d'ascèses que d'activités humaines. C'est la même ascèse qui permet de prier, de penser, de parler, d'aimer, de créer, en un mot: de vivre en homme. La sacralisation induite de l'ascèse nous en a fait perdre le sens. L'homme moderne ne voulait plus entendre parler d'ascèse parce qu'il ne voulait plus aliéner sa liberté dans une pratique plus ou moins magique, plus ou moins superstitieuse de règles dont il ne connaissait ni la valeur ni l'efficacité. Il sent trop bien qu'il ne suffit pas de jeûner, de faire abstinence ou de se taire pour être en paix avec Dieu. La sainteté, le Christ le lui a appris, est d'un autre ordre: elle est conversion à l'amour ».

<sup>14</sup> François CUSSET, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Éditions La Découverte, « La Découverte / Poche », collection « Sciences humaines et sociales », n° 209, Paris, 2005.

<sup>15</sup> Toute axiomatique possède au moins une proposition indécidable.

<sup>16</sup> Alan SOKAL et Jean BRICMONT, *Impostures intellectuelles*, Éditions Odile Jacob, 1997, Livre de poche, Paris, 1999. cf. la réponse de Derrida: Jacques DERRIDA, *Sokal et Bricmont ne sont pas sérieux*, Le Monde, jeudi 20 novembre 1997, page 17. cf. Angèle KREMER-MARIETTI, *Éthique et épistémologie autour du livre impostures intellectuelles de Sokal et Bricmont*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2003. cf. Alan SOKAL, *Pseudosciences et postmodernisme: adversaires ou compagnons de route*, préface de Jean Bricmont, traduction de Barbara Hochstedt, Éditions Odile Jacob, Paris, 2003.

Toutefois, la *French Theory* nous a appris qu'il convient de prendre au sérieux certaines problématiques: l'image de la pensée, la territorialisation et la déterritorialisation, les stratégies de pouvoir, l'aveu, l'autorité, l'écriture, etc. Peu ou pas de théologiens le font, de nos jours, laissant le champ libre à quelques auteurs parmi lesquels Giorgio Agamben, Jean-Luc Nancy, Alain Badiou, Slavoj Žižek qui ne lisent que quelques versets de l'apôtre Paul. Ils s'approprient aussi certains représentants bien choisis de la théologie négative, comme Maître Eckhart de façon assez exclusive, pour justifier des élaborations autour de quelques thèmes comme la transgression ou la subversion. Dans le même temps, ils mettent de côté la subversion du message christique<sup>17</sup>, rendant leurs analyses quelque peu fantaisistes, rappelant en cela la démarche d'Alan Sokal<sup>18</sup>, à la différence près qu'ils le font dans l'intention la plus sérieuse du monde.

Finalement, la pensée ne se ramènerait-elle pas à une interrogation de jeunesse, à savoir qu'elle est toujours gouvernée par le trio Sartre, Kafka, Kierkegaard?

---

<sup>17</sup> Jacques ELLUL, *La subversion du christianisme*, Éditions du Seuil, collection « La couleur des idées », Paris, 1984.

<sup>18</sup> L'ouvrage *Impostures intellectuelles* fait suite à un article canular adressé en 1995 à la revue *Social Text* par Alan Sokal sous le titre « Transgresser les frontières: vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique ». Alan SOKAL, « Transgressing the Boundaries: Towards a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity », *Social Text* n° 46/47, (spring/summer 1996). Duke University Press. pp. 217–252. Cet article donnait des interprétations totalement fantaisistes de résultats de la logique, des mathématiques et de la physique placées sous l'autorité de philosophes français très connus.